

ELS
Séminaire 2008-2009
LE SEXE NAÎT « PAS TOUT »
Deuxième séance du 05 novembre 2008

On inscrit au tableau le tableau de la page 73, séance du 13 mars 1973, du séminaire Encore, Seuil, 1975.

Sigmund Freud, chapitre « Différenciation de l'homme et de la femme » de son ouvrage de 1903, *Trois Essais sur la théorie du sexuel*¹:

« Il est indispensable de se rendre compte que les concepts de « masculin » et « féminin », dont le contenu semble tellement non équivoque à l'opinion commune, appartiennent dans la science à ceux des plus confus et sont à décomposer dans au moins trois directions différentes. On utilise masculin et féminin tantôt dans le sens d'*activité* et de *passivité*, tantôt dans le sens *biologique*, et puis aussi *sociologique*. La première de ces trois significations est celle qui est essentielle et utilisable le plus souvent dans la psychanalyse. C'est de celle-ci qu'il s'agit lorsque la libido est désignée comme masculine, car la pulsion est toujours active, même là où elle s'est donnée un but passif. La deuxième signification, biologique, de masculin et féminin est celle qui permet la différenciation la plus claire. Masculin et féminin sont ici caractérisés par la présence du spermatozoïde et de l'ovule, et par les fonctions qui en découlent. [...] La troisième signification, sociologique, reçoit son contenu de l'observation des individus masculins et féminins effectivement existants. Il s'ensuit pour l'être humain que, ni dans le sens psychologique, ni dans le sens biologique, on ne trouve une pure masculinité ou une pure féminité. »

Freud reparle à peu près en ces mêmes termes lors de sa conférence de 1933 *La féminité*.

En 1925, soit vingt-deux ans plus tard dans la conclusion de son article *Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes* :

« [...] tous les individus humains, par suite de leur constitution bisexuelle et de leur hérédité croisée, possèdent à la fois des traits masculins et des traits féminins, si bien que le contenu des constructions théoriques de la masculinité pure et de la féminité pure reste incertain. »²

En fait, bien entendu, avec la science biomédicale actuelle, on peut isoler deux entités séparées, homme et femme : homme, XY, avec le chromosome Y et son

¹ Sigmund Freud, *Trois Essais sur la théorie du sexuel*, trad. La transa, 1985, Tome III, p.39-43.

² S.F., *Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes*, *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p.132.

gène TDF (ce dont Freud n'avait pas connaissance), responsable du phénotype masculin, sexe « faible », fragile, et femme XX, sexe homogène, sexe « fort ».

Mais la question n'est pas vraiment là : on a deux sexes bien individués biologiquement, mais cela ne résout en rien la question de la différence des sexes...les contraintes logiques et mentales sont ici prévalentes.

Comment passe-t-on de la différence des sexes à l'existence de deux sexes bien différenciés par la science ? Et réciproquement !

Les sexes n'existent-ils que *relativement* l'un à l'autre ? Et la différence sexuelle ne serait alors rien d'autre que ce qu'Aristote, lui-même, nommait déjà un « relatif » ?

Ou bien chacun de ces deux sexes relèveraient-ils d'une « substance » singulière, alors la différence sexuelle ne serait plus que la conséquence d'une telle dualité de substances ?

Ainsi, on aurait d'abord des substances séparées et les relatifs aménageurs qui suivent ? Ou bien que du relatif au départ, puis nous construisons des blocs séparés au moyen de notre imagination ?

Si Freud lui-même ne se dégage pas de la figure de pensée dans laquelle nous sommes tous engagés lorsqu'il s'agit de penser le passage de la différence des sexes à l'existence de deux sexes bien séparés, bien individués, Lacan, pour sa part reprendra les choses autrement. Mais il y mettra le temps...Près de quinze ans !

Tout d'abord, durant ces quinze ans où il subvertit bien des points de la théorie de Freud, sur ce sujet il ne touche à rien. A ce moment-là, et sur ce sujet-là, Lacan c'est du Freud.

Pourtant, il va commencer à s'y mettre quand même un peu, à partir de son petit texte de 1958, intitulé « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine ».³

Pour Lacan, aucune « nature » ne vient définir chacun des partenaires sexuels. Ce sont les déterminations symboliques qui sont prévalentes et donc les plus déterminantes. Elles contraignent chacun à trouver son statut, et son statut en fonction de l'autre, ...et de l'Autre.

« [...] la castration ne saurait être déduite du développement, puisqu'elle suppose la subjectivité de l'Autre en tant que lieu de sa loi. L'altérité du sexe se

³ J. Lacan, « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine », in *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p.725-736. Le Congrès aura lieu en 1960.

dénature de cette aliénation. L'homme sert ici de relais pour que la femme devienne cet Autre pour elle-même, comme elle l'est pour lui. »⁴

Avec Lacan, on l'aura tout de suite compris : pas question de chercher, pour chaque sexe, une quelconque « nature ». Pas question de construire des entités séparées. Chaque sexe répond à l'autre, ça marche ensemble, tant au niveau du désir qu'à celui de la jouissance. Côté femme il parle d'« une jouissance enveloppée dans sa propre contiguïté » ; côté homme « un désir que la castration libère chez le mâle en lui donnant son signifiant dans le phallus⁵ ».

Chaque être parlant, chaque « parlêtre » est mis en relation avec la jouissance sexuelle. Mais chaque sexe n'a pas ici la sienne, le « à chaque sexe sa jouissance » d'un Jones, pour Lacan, cette hypothèse est exclue. Car toute jouissance sexuelle est appariée au phallus. Mais bientôt, avec l'apparition de l'objet *a*, le phallus de substantif va devenir adjectif. La jouissance sexuelle devient « jouissance phallique ». Ceci, chez Lacan, est d'ailleurs conforme au « il n'y a qu'une libido, la libido de type mâle » de Freud. Bien qu'il va être de plus en plus embarrassé par cette unicité de la libido, cette libido freudienne conçue comme activité pure. Car de cette définition, il s'en est suivi une confusion entre la définition *discrète* du sexe (Homme/Femme) et sa définition *continue* (plus ou moins actif/plus ou moins passif).

Il va falloir attendre le printemps 1972, le 10 mai 1972, dans le Séminaire ... *ou pire* pour voir Lacan prendre le chemin, confusément d'abord en traitant de « l'infini actuel » en tant qu'un « inaccessible », de résoudre à sa manière ce problème, à partir du 1. Le 1, dit-il « j'ai suffisamment souligné qu'il s'engendre de ce que le 0 marque de manque ».

« [...] ce dont il s'agit, et ce dont je suis parti, est ce qui est fait pour vous suggérer l'utilité de ce qu'il y ait de l'un, [pour] que vous sachiez entendre ce qu'il en est de cette bipartition à chaque instant fuyante, de cette bipartition de l'homme et de la femme : tout ce qui n'est pas homme est-il femme, on tendrait à l'admettre. Mais puisque la femme n'est « pas-toute », pourquoi tout ce qui n'est pas femme serait-il homme ? Cette bipartition, cette impossibilité d'appliquer, en cette matière du genre, quelque chose qui soit le principe de contradiction [...], c'est cela que je vous indique comme étant ce qui doit permettre à l'analyste d'entendre un peu plus loin⁶ [...] ».

Il y a une certitude pour Lacan à propos de la jouissance qualifiée de phallique. Elle existe. Elle concerne tous et toutes, car nul n'est sujet s'il ne parvient, à un

⁴ J.L., *Ibid.*, p.732.

⁵ *Ibid.*, p.735 ;

⁶ J.L., ... *ou pire*, séance du 10 mai 1972, inédit, (version Cholet)

moment ou à un autre, à se produire comme tel, sujet, dans le langage et par le langage. Il/elle participe ainsi de cette jouissance qui se caractérise par son articulation du corps et de la parole et génère une liaison définitive entre le plaisir sexuel et le jeu des signifiants, tant au niveau de la phonation qu'à celui de l'audition. La jouissance phallique est ainsi un universel.

Cependant, les choses se gêteraient-elles, lorsque l'année suivante, le 13 février 1973, il se demande s'il y aurait une autre jouissance que la phallique... ?

« Jouissance » est un terme que Lacan introduit. Il n'est pas freudien et on serait en peine d'en trouver l'exact équivalent chez Freud. Dans le corpus freudien, on a *Lust* qui n'est rien d'autre que le plaisir, il obéit à son *principe*. *Genuß*, pourrait en effet se traduire par « jouissance », mais il est fort rare sous sa plume, et n'a pas valeur conceptuelle. On sait que Lacan traduira « au-delà du principe de plaisir », par... « jouissance ».

Et l'avantage de cette jouissance phallique, c'est qu'elle n'emporte aucune partition. Elle vaut pour « tout » être parlant, indépendamment de son sexe (Homme/Femme) et de son genre (masculin/féminin). Elle est universelle.

Mais le 13 février 1973, donc...reste-t-elle la seule ?

Le verdict tombe vers la fin de cette séance du Séminaire *Encore* :

« S'il y en avait une autre, il ne faudrait pas que ce soit celle-là ⁷ ».

Voici donc comment Lacan fit émerger, à partir de là, une jouissance autre que phallique.

Mais elle ne conviendrait pas à qui ? A quoi ? Elle ne conviendrait pas au dire :

« On la refoule, ladite jouissance, parce qu'elle ne convient pas à ce qu'elle soit dite, et ceci pour la raison justement que le dire n'en peut être que ceci - comme jouissance elle ne convient pas ⁸. »

Le problème est complexe, il n'y a pas qu'une jouissance, la phallique, celle qui fait la jointure du parlêtre au langage et au Symbolique dans son ensemble,...mais à vrai dire, il n'y en a pas deux non plus, car la deuxième, la non-phallique n'existe pas car elle est sans lieu, bien qu'elle accompagne la phallique comme son ombre, elle est donc centrale chez l'être humain, tout en étant rien, car d'aucune expérience singulière qui puisse se dire. Ainsi, on ne peut l'évoquer que pour, tout de suite, la nier dans le même mouvement, du fait que sa référence est absente. Cette absence est cependant cruciale pour qui veut

⁷ J.L., Séminaire *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p.56.

⁸ *Ibid.*, p.57.

apprécier la consistance de la jouissance phallique, autrement dit la qualité de son universalité.

Vers la fin des années soixante, Lacan énonce cette affirmation selon laquelle « il n'y a pas de rapport sexuel » ! Stupeur !

Mais au tournant des années soixante-dix, il va accompagner cet énoncé de ses fameuses formules logiques de la sexualité, en gestation depuis quelques temps déjà, et qui vont maintenant nous occuper un moment.

Lorsque Lacan introduit sa définition du sujet, en tant que « représenté par un signifiant pour un autre signifiant » (et non pas pour un autre sujet), nous sommes dans le séminaire *L'identification*, soit dans l'année 1961-1962.

Il se condamne, irrémédiablement alors à devoir, un jour ou l'autre, *inventer* - ma seule invention, dira-t-il -, un objet *ad hoc*, lié audit sujet mais autrement que par le binaire sujet/objet, « son » objet, l'« objet partiel » dont parle cependant déjà Mélanie Klein depuis plus de vingt ans (*part object*), mais là, lacanien, et qu'il nomme ainsi dans la séance du 1^{er} février 1961, soit l'objet petit *a*, objet non-spéculaire, qu'il vient d'aborder dans le séminaire *Le transfert*, 1960-1961, avec la notion d'*agalma*, et sa propriété particulière de « brillance », alors que l'objet *a*, lié à la notion de *petit autre*, il en parle depuis cinq ans déjà.

Lacan est à la recherche d'une base autre que biblique, concernant la différence des sexes, la différence homme/femme, leur statut respectif par rapport à quoi ? Par rapport à la jouissance. C'est par-là qu'il va les attraper, non pas, donc, par la Bible, ni par la pente chromosomique, devenue plus finement génétique, ... Non ! Par la logique. Celle d'Aristote prise jusque dans son défaut...

Et on le voit construire à sa main, interroger à sa façon, cette logique dans les séminaires des années 1970-1971, 1971-1972, 1972-1973, respectivement *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, ...ou pire et *Encore*.

Que cherche Lacan, entre le séminaire « Le transfert » de 1960-1961 et « Encore » onze ans plus tard ? *Le transfert*, c'est l'émergence de l'objet petit *a*. *Encore* traite de l'amour, c'est-à-dire, en somme, de la même question, l'amour de transfert qui est de la même étoffe que l'amour, tout simplement, comme on le sait maintenant. Mais *Encore*, c'est l'aboutissement de son travail sur la logique des « quantificateurs de la sexualité », les quantificateurs de la logique aristotélicienne qu'utilise Lacan en les pliant à sa main. Il recherche surtout l'exception, l'*au moins-un* qui écorne le tout. *Encore*, c'est, enfin, l'introduction de la nodologie, la théorie des nœuds borroméens, pour l'instant à trois : R, S, I.

Lacan formule et reformule les écritures aristotéliciennes de la logique, celles qui concernent les universelles, positives et négatives, et leur particulière

respective. Lacan est à la recherche de son « pas-tout », son exception, son « au-moins-un ». Il finira par le trouver l'inventer, par l'écriture en cernant la faille d'Aristote à cet endroit. Je vous passe les démonstrations logiques et je vous renvoie à Guy Le Gaufey, aux pages 65 à 95, essentiellement de « Le pastout de Lacan, consistance logique, conséquences cliniques »⁹.

Ne faisant pas tourner les grands moulins théoriques de la logique aristotélicienne, nous prendrons, cependant, un peu de leur farine...

Quel est le pas, sinon en avant, du moins de côté, que fait Lacan à ce moment-là ? Je résume, je condense : Aristote n'a eu de cesse de rejeter une certaine catégorie de particulière, dite particulière maximale. Si je dis avec la particulière minimale, par exemple, « quelques A appartiennent à B », cela veut dire, car cela se démontre, que tous le font ; dans le sens de la particulière maximale, si je dis « quelques A appartiennent à B », j'exclus, ce faisant, que tous y appartiennent, seuls *pas-tous* le font, c'est l'exemple des racines réelles des équations du second degré comme le montre Lacan, à la séance du 19 mai 1971.

Lacan va ainsi privilégier cette forme maximale de particulière, laquelle objecte à l'universelle en affirmant, dans le même temps : si quelques x possèdent telle propriété, on ne doit pas en conclure que pour autant que tous le font. Mais bien au contraire : *pas-tous* la possèdent.

A travers sa progression, Lacan ne cherche pas le trait pertinent qui différencierait homme et femme, il ramasse ce qu'Aristote a laissé tomber : soit la particulière maximale.

Lors de la première séance du séminaire *...ou pire*, il le signale ainsi :

« [...] le pastout, qui est très précisément et très curieusement ce qu'élude la logique aristotélicienne [...] »¹⁰.

Mais Lacan fait plus en franchissant un pas essentiel concernant l'universelle négative, spécialement l'épineux problème de son écriture. Lacan cherche à évacuer toute dimension d'universalité dans ses écritures de droite du tableau que l'on découvrira en fin de parcours. Je passe la parole à Guy Le Gaufey, vrai spécialiste de la question :

« [...] ce mouvement à commencé d'emblée avec le pas-tous de la particulière négative, pas-tous et pastout étant ici équivalents dans la mesure où lorsqu'il y a un « tous » régulièrement formé, autrement dit un ensemble en bonne et due

⁹ Guy Le Gaufey, *Le pastout de Lacan, consistance logique, conséquences cliniques*, EPEL, collection Lacan, 2006. On se reportera aux pages indiquées dans le texte pour les écritures logiques.

¹⁰ Jacques Lacan, *...ou pire*, inédit, séance du 8 décembre 1971.

forme, il est toujours possible d'en saisir un élément *quelconque*, et de considérer que « pour tout » élément, la fonction Φ vaut et ne vaut pas. Il applique alors la solution inverse de celle qui vient de lui permettre d'écrire une particulière (négative) avec la négation d'un quantificateur universel. ; il va maintenant écrire une universelle en niant un quantificateur existentiel : à la place de (p.90), il écrit (p.90). Ces renversements entre quantificateurs sont-ils légitimes ? Peut-on passer de l'un à l'autre par la seule négation ?

Logiquement, il y a lieu d'en douter. Que la négation de l'universalité produise de l'existence est déjà questionnable : si « pas-tous », alors « quelques », certes, mais je peux tout aussi bien soutenir « si pas-tous, alors aucun ». Et de la même façon, si j'affirme « pas quelques », je peux aussi bien conclure « alors tous » que « alors aucun ». Une ambiguïté essentielle est ici reconduite qui n'a rien d'anodin.

Or cette ambiguïté, c'est ce que vise Lacan depuis dix ans déjà, depuis la séance du 17 février 1962, lors du séminaire *L'identification*, quand il saluait l'intuition de Peirce selon laquelle l'universelle négative peut être conçue, non seulement comme l'ensemble des éléments qui ne satisfont pas à la fonction, mais aussi comme le lieu où ne se rencontre aucun élément. Le « pas quelques » (p.90) est à lire ici comme « aucun », alors même qu'il vient prendre place d'un « tous ». C'est bien le pas que franchit Lacan avec son écriture de l'universelle négative : (p.90), il n'y en a pas pour dire non.

Ici, indéniablement, se situe la pointe de son invention, bien plus que du côté du « pas tous » (Aristote déjà le profère, relayé par Brunschwig¹¹), ou de l'apparente contradiction entre universelle et particulière affirmatives (qui ne relève que du sens maximal de la proposition particulière). Car en décidant d'écrire l'universelle négative avec la négation d'un quantificateur existentiel, Lacan rejoint l'intuition de Peirce pour mieux ancrer son sujet, celui dont on l'a vu soutenir qu'il entretenait un rapport très spécial avec le rien, un rien différent de celui de Freud ou de Hegel.¹² Mais surtout, avec cette écriture, il obtient une sorte de verrouillage de sa batterie de formules qui, sans cela, irait à vau-l'eau. »¹³

Lacan ne cherche pas la symétrie entre Homme et Femme. Tout au contraire, en les voulant soumis tous deux à la problématique phallique, il veut faire apparaître une asymétrie quant à la jouissance. Lacan veut saper la symétrie de

¹¹ Jacques Brunschwig, « La proposition particulière et les preuves de non-concluance chez Aristote », *Cahiers pour l'analyse n°10*, Travaux du Cercle d'épistémologie de l'ENS, Paris, Seuil, 1969, p. 3-26. Sur lequel Lacan s'est beaucoup appuyé.

¹² J. Lacan, « Le rien que j'essaie de faire tenir à ce moment initial pour vous dans l'instauration du sujet est autre chose. » Séminaire *L'identification*, séance du 28 février 1962 (p. 25 et 26 de la sténotypie).

¹³ Guy Le Gaufey, *opus cité*, p. 89-90.

prétendues essences qui apparaissent dans les dualités Homme/Femme, Yin/Yang, XX/XY, membré/non-membré, etc. Une distinction, on le sait, lui est chère : être (essence) *versus* existence. Concernant la déconstruction des essences (par exemple l'essence du psychanalyste, il n'y a pas d'être du psychanalyste, seulement l'existence, au mieux, parfois, d'une fonction psychanalyste), le rapport sexuel se pose là. L'inexistence du rapport sexuel tient au fait de reconnaître qu'il est impossible de produire des entités symboliques de même niveau côté homme et côté femme. Sinon il faudrait les considérer l'un et l'autre comme des essences que l'on pourrait, chacune, développer par une universelle consistante, ce que Lacan s'emploie, présentement, à nier radicalement.

Le 3 mars 1972, Lacan avouera, enfin, son ambition logicienne, de fonder un nouvel universel sur l'exception qui lui fait objection, c'est le « il en existe au-moins-un qui ne soit pas serf de la fonction phallique », côté homme. Côté femme, dans ce qu'on appelle le deixis de droite du tableau, c'est un peu plus complexe et nous y reviendrons la prochaine fois. Mais disons tout de suite qu'ici, il n'y a pas d'exception : (p.95).

« C'est là quelque chose qui n'a pas plus de symétrie avec l'exigence désespérée de l'au-moins-un [...] le fait qu'il n'y ait pas d'exception n'assure pas plus l'universelle de la femme, déjà si mal établie, en raison de ceci qui est discordant : le « sans exception », bien loin de donner à quelque « tout » consistance, naturellement en donne encore moins à ce qui se définit comme pastout. »¹⁴

Lacan aboutit ainsi à des écritures contradictoires, conjointes dans un même deixis, côté droit, côté femme donc. Il « [...] pose un domaine d'individus échappant à toute collectivisation qui en produirait l'essence, ainsi que l'article défini, en français la signe. D'où le fameux « La femme n'existe pas », énoncé résiduel provoquant de cette traque au défaut partiel d'universelle chez l'être parlant », dit Le Gaufey, qui ajoute un peu plus bas, pour résumer le point logique d'aboutissement d'un Lacan logicien du sexe : « *pour autant qu'il y a un tout, il est fondé sur l'existence de l'exception d'au-moins-un (donc possiblement de plusieurs), et pour autant qu'il n'y a pas d'exception, alors les plusieurs qui existent ne forment aucun tout* ». ¹⁵

Universelle phallique du sexe, côté homme, fondée sur l'exception qui génère un tout ; pas d'universelle de la femme, côté femme, car pas d'exception, et pas de tout. Car il existe une jouissance phallique à laquelle tous, hommes et femmes, sont soumis, mais, du côté femme, il en existe une autre...

¹⁴ J. Lacan, *...ou pire*, séance du 3 mars 1972, p.17 (version Chollet).

¹⁵ G. Le Gaufey, *op. cité*, p.96.

Déjà, dès le 17 février 1971, Lacan énonçait :

« Ce que désigne le mythe de la jouissance de toutes les femmes, c'est que un « toutes les femmes », il n'y en a pas. *Il n'y a pas d'universelle de la femme.* [...] Voilà ce que pose un questionnement du phallus, et non pas du rapport sexuel, quant à ce qu'il en est de la jouissance féminine. C'est à partir de ces énoncés qu'un certain nombre de questions se trouvent radicalement déplacées... »¹⁶

¹⁶ J. Lacan, séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, séance du 17 février 1971, p.13 (version Chollet).